

**Perceptions occidentales de la Chine contemporaine : l'analyse de la politique étrangère chinoise dans la littérature spécialisée**

Gérard Hervouet

Volume 5, Number 4, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700491ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700491ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hervouet, G. (1974). Perceptions occidentales de la Chine contemporaine : l'analyse de la politique étrangère chinoise dans la littérature spécialisée. *Études internationales*, 5(4), 637–656. <https://doi.org/10.7202/700491ar>

PERCEPTIONS OCCIDENTALES DE LA CHINE  
CONTEMPORAINE : L'ANALYSE DE LA POLITIQUE  
ÉTRANGÈRE CHINOISE DANS LA LITTÉRATURE SPÉCIALISÉE

Gérard HERVOUET \*

INTRODUCTION

Sans vouloir établir un bilan exhaustif des travaux qui ont été consacrés depuis 1949 à l'étude de la politique étrangère de la République populaire chinoise, il nous paraît être utile et légitime d'esquisser les premiers éléments d'une évaluation et d'une critique qui s'imposent pour de multiples raisons. Il convient, parmi celles-ci, de noter en premier lieu le débat, souvent stérile mais en tout cas déterminant, qui s'est instauré entre les tenants d'une approche traditionnelle et les promoteurs d'une démarche « scientifique ». Ce débat en lui-même n'est pas nouveau, il a nourri la controverse bien connue en relations internationales « des anciens et des modernes » et paraît devoir maintenant s'introduire dans le monde clos de la sinologie.

Ce dialogue est aussi significatif puisqu'il n'est point seulement l'indication d'une confrontation académique mais surtout le reflet de deux traditions opposées pouvant s'inscrire dans la réalité chinoise elle-même. En d'autres termes, il est possible de retrouver dans cette querelle de méthodes les deux traditions sur lesquelles se fonde la politique chinoise, celle de la continuité historique et celle du changement. L'image de la Chine traditionnelle se superpose à celle de la Chine révolutionnaire pour se fondre en un ensemble flou ; en ne peut dès lors s'étonner que certains auteurs aient pris le parti de ne privilégier que l'une des deux perspectives afin de redonner quelque cohérence à l'explication d'une société elle-même encore sous le coup de ses multiples contradictions.

Cette divergence dans les orientations s'inscrit également dans le cadre des mutations et des changements du système international qui n'ont point manqué d'affecter considérablement, ces toutes dernières années, l'attitude et les comportements extérieurs de l'État chinois. Les modifications intervenues dans la conduite extérieure du gouvernement de Pékin nous incitent donc à remarquer, en second lieu, qu'il importe maintenant de considérer l'État chinois comme un acteur aspirant

---

\* *Associé de recherche au C.Q.R.I.*

véritablement à jouer le rôle qui lui est dévolu dans le système international, faisant la preuve de sa volonté de respecter les « règles du jeu » et n'hésitant pas à « se compromettre » en tous domaines sur la scène internationale. Rompant avec un isolement traditionnellement entretenu, la Chine laisse ainsi entrevoir, parce qu'elle doit composer avec certaines données immuables, des comportements pouvant s'identifier à ceux des autres États. Les perspectives ouvertes ainsi à l'analyste lui permettent d'espérer pouvoir non seulement lever quelques voiles du mystère chinois mais encore pouvoir situer le comportement de la Chine dans des schémas, pour ne pas dire modèles, conçus pour l'étude des sociétés occidentales.

Dans le cadre de ces quelques réflexions, cette étude entend procéder à une reconstitution partielle du débat évoqué plus haut ; elle voudrait aussi souligner les maux de la sinologie traditionnelle et mettre l'accent sur les approches les plus fréquemment adoptées par les auteurs occidentaux. Dans un deuxième temps, cette étude cherche à rendre compte des premiers cheminements analytiques adoptés pour repérer certains facteurs les plus susceptibles d'influer sur la politique étrangère de la Chine. En d'autres termes, on démontrera, par le biais de la perception de ses meilleurs exégètes, quels sont les éléments déterminants de la « réalité » de la conduite extérieure de l'État chinois. En dernier lieu, enfin, nous poserons la question de la pertinence d'un paradigme ou d'une « voie chinoise » pour étudier un comportement extérieur qui se heurte à de multiples difficultés spécifiques et inhérentes à la société chinoise.

## I — LE POIDS DE LA TRADITION

Toute critique de l'approche traditionnelle adoptée dans les études de la politique étrangère chinoise ne peut se légitimer qu'en élevant le débat au niveau de la sinologie toute entière. On peut dire que l'étude du monde chinois appartenait, jusqu'à ces dernières années, à la discipline bien établie de la sinologie. Possédant ses lettres de noblesse, sa tradition et ses maîtres à penser, cette ancienne discipline se murait dans un hermétisme sinon volontaire du moins admis et respecté par les autres sciences humaines. La qualité de sinologue englobait une vaste gamme de compétences ; la connaissance de l'histoire demeurant insuffisante, il convenait d'y adjoindre celle de la langue, celle des arts et la maîtrise des textes anciens. C'est ainsi qu'il existait une « sinologie » de la même façon qu'il existait une « égyptologie ». Domaine clos, discipline unique, la sinologie pouvait trouver son origine dans le désir de certains esprits d'aller à l'encontre de l'héritage gréco-romain et de choquer dans une certaine mesure les idées de l'Occident en se référant à une civilisation inconnue et en citant eux aussi des « classiques » que l'Europe ignorait<sup>1</sup>.

Ce comportement explique partiellement peut-être les réticences de la sinologie à accepter des empiètements sur son domaine de la part des autres disciplines.

1. Joseph R. LEVENSON, « The Humanistic Discipline : Will Sinology Do ? », *The Journal of Asian Studies*, vol. XXIII, n° 4, août 1964.

Les sinologues font valoir deux arguments principaux : la Chine est un monde spécifique ; son présent et son avenir ne peuvent se comprendre et s'analyser que par l'étude de l'histoire de ce pays. Comme l'écrit l'un d'entre eux :

Toutes les sociétés sont uniques, d'autres le sont encore plus. À notre avis, la Chine est la plus particulière de toutes, nous voulons dire par là que la Chine a présenté et présente encore des caractéristiques si spécifiques que les sciences sociales ne peuvent les appréhender, ce qui fait douter du caractère universel de cette science<sup>2</sup>.

Il va sans dire que dans la controverse que suscitent ces positions, les partisans de la sinologie traditionnelle ne manquent pas de défenseurs. Pour John Fairbank, par exemple, la science politique n'a, en fait, même pas cherché à appréhender le phénomène chinois. Empêtrée dans le langage et les concepts occidentaux, la science politique a divisé son approche en différentes catégories logiques mais non régionales, ce qui l'a empêchée de tenir compte de l'étude de l'un des foyers les plus importants de l'humanité<sup>3</sup>. Pour Mary C. Wright, la démarche historique semble la plus appropriée à rendre compte de la société chinoise car elle est sans préjugé. Son mérite est, à l'inverse des sciences sociales, de ne pas définir avec précision les problèmes et de ne pas vouloir à tout prix trouver dans le fait étudié une illustration du concept appliqué<sup>4</sup>. Les arguments sont multiples, ils tendent tous à vouloir préserver le monopole de l'histoire<sup>5</sup>.

L'incursion des sciences sociales dans cette discipline close se heurte à de nombreuses difficultés. Celles-ci tiennent non seulement aux particularismes de la société étudiée, à la barrière linguistique, mais encore à la carence des sources et à l'impossibilité de mener des études sur le terrain. Des efforts considérables ont toutefois été entrepris, en particulier aux États-Unis, pour former « une nouvelle génération... de spécialistes qui soit en mesure de concilier les exigences des connaissances indispensables sur la Chine et les impératifs de la science politique<sup>6</sup> ».

De la même façon que les historiens manifestent une certaine réserve quant aux prétentions des sciences sociales, de la même façon sociologues ou politologues se montrent extrêmement critiques des travaux effectués sans arrière-plan, sans structure analytique ou théorique. « Ce qui a déjà été fait, écrivait Chalmers Johnson, ressemble beaucoup plus à une compilation intelligente de renseignements et de documentation de tout ordre qu'à de la recherche en

2. G. William SKINNER, « What the Study of China Can Do for Social Science », *The Journal of Asian Studies*, op. cit., p. 519.

3. John K. FAIRBANK (éd.), *Chinese Thought and Institutions*, Chicago University Press, Chicago, 1957, p. 1.

4. Mary C. WRIGHT, « Chinese History and the Historical Vocation », *Journal of Asian Studies*, op. cit., p. 515.

5. On trouvera dans l'article de Tang TSOU, « Western Concepts and China's Historical Experience », *World Politics*, vol. XXI, n° 4, juillet 1969, pp. 665-691, une illustration remarquable de cette argumentation.

6. Doak BARNETT (éd.), *Chinese Communist Politics in Action*, University of Washington Press, Washington, D.C., 1969, p. XIII.

sciences sociales 7. » La contribution essentielle des sciences sociales réside dans leur capacité d'élaborer une pensée systématique sur la société communiste chinoise. Si l'on ne tente pas une application des théories des sciences sociales aux données de la Chine, on ne parviendra qu'à une connaissance assez superficielle qui sera de nature à ne satisfaire ni la compréhension, ni la formulation et l'exécution des politiques étrangères occidentales à l'endroit de cet État 8. Il convient désormais de cesser d'aborder la Chine comme un monde particulier, et même si cette hypothèse s'avérait exacte, comment pourrait-on la formuler, puisque jusqu'à maintenant l'on s'est refusé à entreprendre son étude dans une perspective comparative 9.

C'est dans le cadre de ce débat et en gardant présent à l'esprit le poids de la tradition qui pèse sur les analyses consacrées à la Chine que l'on doit replacer les deux tendances *traditionnelle* et *analytico-normative* qui caractérisent les analyses de la politique étrangère chinoise. Dans la première on peut y classer bon nombre d'études qui souffrent non seulement d'un historicisme abusif mais également d'une tendance à reprendre en d'autres termes d'anciens thèmes souvent surannés. On a noté à ce propos que « chaque ouvrage écrit sur la Chine communiste apparaît et se lit comme si cela constituait le premier travail sur le sujet 10 ». Dans la seconde on peut y trouver d'autres travaux, et c'est avant tout la caractéristique des publications nord-américaines, qui ne peuvent refréner un subjectivisme se traduisant par des études à coloration moraliste évidente.

Dans le domaine précis de la politique étrangère de la Chine, l'école traditionnelle ne se départit pas des positions qu'elle adopte dans le champ de la sinologie. Son objection fondamentale est celle qu'elle oppose aux sciences sociales en général, à savoir que les phénomènes du comportement humain demeurent extrêmement complexes, imprévisibles et soumis à une multitude d'impondérables qui rendent assez vains les efforts des sciences sociales pour systématiser ce qui par essence ne peut l'être. L'objection est encore renforcée par le particularisme du cas chinois. La politique étrangère de la Chine contemporaine ne doit donc être comprise et analysée qu'en gardant à l'esprit l'énorme héritage historique sur lequel elle repose.

On ne saurait certes vouloir minimiser le poids de la tradition et de la continuité historique dans la conduite extérieure de l'État chinois ; écrire toutefois

7. Chalmers JOHNSON, « The Role of Social Science in China Scholarship », *World Politics*, n° 2, janvier 1965, p. 257.

8. *Ibid.*, p. 258.

9. L'on a également noté à ce propos qu'une approche non comparative de l'étude de la Chine serait une utopie puisque celle-ci ne pourrait être entreprise à la limite que par un Chinois n'ayant lui-même aucune connaissance des autres sociétés; voir Maurice FRIEDMAN, « What Social Science Can Do for Chinese Studies », *Journal of Asian Studies*, *op. cit.*, p. 527.

10. Chalmers JOHNSON, *op. cit.*, p. 258 ; on trouvera une argumentation à peu près similaire chez Richard W. WILSON, « Chinese Studies in Crisis », *World Politics*, janvier 1971, n° 2, pp. 296-317.

que « sans une connaissance précise de la Chine impériale, on ne peut comprendre la Chine d'aujourd'hui<sup>11</sup> », nous paraît aussi exagéré que prétendre que l'on ne peut comprendre la politique française sans connaître l'histoire de son Moyen-Âge. La plupart des travaux que nous classons, un peu artificiellement bien sûr, dans l'école *traditionnelle* privilégient le niveau descriptif et se bornent à rendre compte avec humilité de la chronologie des faits. Beaucoup se contentent d'accumuler faits et données en inhibant volontairement les interprétations ou explications sinon audacieuses du moins originales<sup>12</sup>. Il n'est pas rare cependant qu'afin de rendre plus cohérente la masse des faits bruts, certains auteurs s'efforcent d'isoler certaines variables dont l'importance est estimée déterminante dans l'application de la politique étrangère. Fort souvent, malheureusement, ces éléments essentiels se trouvent disséminés tout au long des chapitres ou noyés par une abondance d'événements. Il appartient alors au lecteur de séparer l'ivraie du bon grain.

L'école *analytico-normative* ne s'écarte pas fondamentalement sur le plan de la méthodologie de l'école *traditionnelle*, elle s'en distingue toutefois par le soin apporté à sérier les problèmes de telle sorte que l'un d'eux soit particulièrement privilégié et puisse constituer l'objet sur lequel repose la démonstration.

C'est ainsi qu'afin de voir leurs conclusions transformées en politique, un certain nombre d'auteurs consacrent, par exemple, leur analyse à l'idéologie chinoise. Ce facteur est privilégié comme mode d'explication, les effets néfastes de sa dispersion dans le monde sont démontrés et il apparaît alors très naturel en dernière analyse de recommander une vigilance accrue et l'adoption de moyens pour combattre l'émergence des phénomènes révolutionnaires.

D'autres auteurs, et ce fut surtout le cas dans les années cinquante, développent une argumentation géopolitique axée essentiellement sur les objectifs territoriaux de la Chine et sur un expansionnisme qualifié d'inéluctable. Toute une littérature sur le « péril jaune » illustre assez bien cette tendance. La recommandation et la mise en garde sont exprimées clairement : il faut contenir la Chine dans ses frontières actuelles. La tendance au « marcopolisme » n'est parfois pas étrangère à ce phénomène. Nous signifions par cette expression l'apparition ces dernières années d'une quantité d'ouvrages et d'articles qui se présentent comme des comptes rendus de voyage en Chine et dont les auteurs pensent, parce qu'ils y ont séjourné quelques semaines, avoir percé en partie le mystère chinois. Certains témoignages objectifs s'avèrent très utiles pour l'analyste, ils sont malheureusement trop rares, d'autres beaucoup plus nombreux exposent

11. Kuang-Ching LIU, « Nineteenth-Century China : The Disintegration of the Old Order and the Impact of the West », dans Ping-ti Ho and Tang TSOU (éds), *China in Crisis* (vol. 1), *China's Heritage and the Communist Political System*, University of Chicago Press, Chicago, 1968, p. 93.

12. À titre purement indicatif on citera, par exemple : William L. TUNG, *China and the Foreign Powers : The Impact of and Reactions to Unequal Treaties*, Oceana Publications, New York, 1970, ou encore Philippe RICHER, *La Chine et le Tiers-Monde*, Payot, Paris, 1970.

des opinions très nettes et nous apprennent que le peuple chinois est, par exemple, nécessairement expansionniste ou profondément pacifique, ou encore que la guerre sino-soviétique est inévitable parce que dans ce dernier cas l'auteur aura pu observer des blindés en manœuvre sur la frontière<sup>13</sup>.

Prenant le contre-pied de cette attitude désormais classique, de nouvelles hypothèses d'origine plus récente font valoir que la conduite extérieure de la Chine est essentiellement déterminée par des facteurs extérieurs et systémiques. En d'autres termes, la perception de l'agressivité de la Chine par les États du système international repose sur des préjugés et des analyses trop simplistes, et cette perception n'a pour conséquence que d'accroître et nourrir cette hostilité que l'on dénonce. Il convient donc de sortir la Chine de l'isolement dans lequel elle se maintient et de favoriser sa participation à tous les niveaux du système international<sup>14</sup>. À l'inverse, un autre thème ou une autre hypothèse souvent formulée est celle selon laquelle la politique étrangère chinoise est essentiellement déterminée par des facteurs internes. Les facteurs extérieurs et systémiques ne sont pas niés, ils sont toutefois perçus comme contraintes plutôt que comme impulsions<sup>15</sup>. En privilégiant ainsi le facteur interne dans l'explication de la diplomatie chinoise, l'on cherche en fait à prouver que les déterminismes intérieurs sont si forts qu'il est vain de vouloir prétendre agir de l'extérieur afin d'espérer une modification du comportement chinois. Tout changement dans la politique étrangère de la Chine doit donc passer par la reformulation de ses objectifs fondamentaux et celle-ci n'est possible que si les contraintes internes la dictent ou la favorisent. Cette argumentation a longtemps prévalu aux États-Unis et a même orienté, dans une certaine mesure, la politique de ce pays envers la Chine.

Sans vouloir aborder ici tous les thèmes<sup>16</sup>, toutes les hypothèses qui ont contribué à obscurcir la compréhension objective de la politique chinoise et aussi à entretenir les nombreux préjugés et stéréotypes de l'Occident à son endroit, nous citerons encore en rapport avec la personnalité de Mao Tsé-toung certaines interprétations fort tendancieuses prétendant faire la démonstration de l'irrationalité du dirigeant chinois. En arrière-plan de cette démonstration, il est coutume de noter la réitération de nombreuses rumeurs concernant l'état de santé de Mao Tsé-toung. Dans le même esprit une argumentation identique rappelle souvent qu'un chef d'État qui qualifie la bombe atomique de « tigre de papier » ou qui n'hésite pas encore à déclarer que la disparition de quelques centaines de millions de Chinois dans un conflit nucléaire ne pourrait empêcher les survivants

13. HARRISSON SALISBURY, *Chine-URSS : la guerre inévitable*, Albin Michel, Paris, 1970.

14. Voir David P. MOZINGO, « Containment in Asia Reconsidered », *World Politics*, vol. XIX, n° 3, avril 1967, pp. 361-377.

15. Voir Morton H. HALPERIN and Dwight PERKINS, *Communist China and Arms Control*, Praeger, New York, 1966, p. 1.

16. Pour une analyse plus exhaustive de tous les thèmes privilégiés dans la littérature spécialisée on consultera Robert BOARDMAN, « Themes and Explanation in Sinology » dans Roger DIAL (éd.), *Advancing and Contending Approaches to the Analysis of Chinese Foreign Relations*, ouvrage à paraître prochainement à l'Université Dalhousie, Halifax.

de poursuivre la lutte, ne peut être qu'un paranoïaque ne jouissant pas de toutes ses facultés mentales<sup>17</sup>.

Paradoxalement et contrairement à la démonstration de l'irrationalité de Mao Tsé-toung, on relève la tendance à percevoir la politique étrangère chinoise en des termes qui cherchent à prouver l'extrême réalisme, le rationalisme, voire le machiavélisme du dirigeant chinois et par conséquent du gouvernement de Pékin. Tout comportement de la Chine sur le plan international est analysé à l'intérieur d'une matrice des gains et des pertes.

Ces quelques thèmes sont loin d'épuiser toutes les dimensions abordées par les analyses « normatives », il conviendrait d'aborder encore, par exemple, le thème de l'agressivité et de l'expansionnisme de la Chine. Ils sont toutefois indicatifs d'une certaine tendance par laquelle on peut noter que l'explication « orientée » se substitue à l'explication objective. Ils témoignent aussi peut-être de l'extrême difficulté des auteurs occidentaux à appliquer au cas chinois une approche vidée de tout contenu passionnel.

## II – LES PRÉMICES D'UNE DÉMARCHE ANALYTIQUE

Désireux de se tenir au-delà des préjugés, des passions et cherchant à exprimer plus que la simple narration historique des faits, un grand nombre d'analystes de la politique extérieure chinoise ont convenu d'aborder avec plus de soin la dimension « causale » de celle-ci. Il convenait dès lors de nous demander comment les auteurs s'attachaient à repérer puis à évaluer l'impact des principaux facteurs isolés sur la conduite extérieure du gouvernement de Pékin. Sans vouloir comparer un champ d'étude imparfait à travers le filtre d'un modèle définitif, il importait, d'une part, d'extraire les facteurs adoptés et, d'autre part, d'en dégager les pondérations qui en résultaient.

### A – La tendance vers une analyse causale

Une analyse de contenu, portant sur trente-huit ouvrages<sup>18</sup> et articles à caractère académique et consacrés spécifiquement à la politique étrangère de la Chine depuis 1949, dans sa perspective la plus globale, permet de formuler la liste des facteurs les plus souvent notés tout en pouvant établir la hiérarchie

17. On trouvera, par exemple, chez Richard L. WALKER, « The Elusive Elan : Problems of Political Control in Communist China », dans Richard F. STEAR (éd.), *Aspects of Modern Communism*, University of South Carolina Press, 1968, une bonne illustration de cette démonstration abusive.

18. Parmi les ouvrages analysés citons, entre autres : R. G. BOYD, *Communist China's Foreign Policy*, Praeger, New York, 1962 ; Vidya Prakash DUTT, *China's Foreign Policy, 1958-62*, Asia Publishing House, London, 1964 ; Morton H. HALPERIN and Dwight H. PERKINS, *Communist China and Arms Control*, Praeger, New York, 1965 ; Ishwer C. OJHA, *Chinese Foreign Policy in an Age of Transition : The Diplomacy of Cultural Despair*, Beacon Press, Boston, 1969.

suiuante : 1° idéologie ; 2° histoire (tradition) ; 3° politique intérieure et leadership ; 4° facteurs extérieurs et systémiques ; 5° nationalisme ; 6° capacités militaires et structures institutionnelles ; 7° économie ; 8° géographie et démographie.

Certains des facteurs mentionnés appellent quelques précisions. C'est ainsi que par politique intérieure, nous signifions les développements, les tendances, les remous, les nouvelles lignes de conduite énoncées par le parti communiste chinois qui viennent dans une certaine mesure affecter l'équilibre de la vie politique intérieure et ont par là-même l'effet direct qui, selon certains auteurs, influencent la politique étrangère. Les facteurs extérieurs et systémiques regroupent en second lieu un ensemble de variables pouvant s'analyser comme des impulsions de l'environnement sur l'État concerné. On peut distinguer ces impulsions à deux niveaux, soit celui du système international considéré comme une entité dont les transformations affectent chacun des États le composant, et soit encore celui des réactions étatiques particulières, qu'elles soient bilatérales ou multilatérales. Par capacités militaires enfin, nous signifions les ressources à la fois tangibles et non tangibles de cette nature dont un État dispose pour exécuter par la force une politique extérieure, pour appuyer une menace, pour assurer sa défense, pour dissuader un adversaire ou simplement pour se faire reconnaître au sein du système international un statut particulier et privilégié.

Il ressort clairement de la pondération formulée plus haut que les auteurs privilégient considérablement le facteur idéologique<sup>19</sup>. Tous s'accordent à reconnaître dans l'idéologie le facteur ayant l'influence la plus déterminante sur la politique étrangère. Fort peu cependant sont prêts à identifier une relation de cause à effet entre ce facteur et le comportement de la Chine sur la scène internationale. L'idéologie est considérée en fait comme la toile de fond, comme la trame sur laquelle viennent s'inscrire tous les autres facteurs, tous eux-mêmes « plus ou moins habillés d'idéologie<sup>20</sup> ». Elle conditionne la pensée, suggère les lignes de conduite, dans le même temps « elle suscite des maximes, crée un ensemble de « vérités » légitimant le parti, sanctifiant les directives établies et soulignant les sacrifices exigés de chacun<sup>21</sup> ». La théorie des contradictions constitue à ce niveau le schéma directeur permettant de redonner une certaine cohérence aux aspects les plus sinueux, les plus déroutants et les plus cycliques de la politique étrangère de la Chine<sup>22</sup>.

19. On consultera avec intérêt une étude menée parallèlement à la nôtre et qui confirme sur plus d'un point nos résultats : James OLIVER *et alii*, « A Quantitative Measure of Causal and Consequential Explanation in the Literature on Chinese Foreign Policy », dans Roger DIAL (éd.), *op. cit.*

20. Jacques GUILLERMAZ, « Les facteurs internes de la politique étrangère chinoise », *Études internationales*, n° 1, février 1970, p. 7.

21. Robert A. SCALAPINO, « Patterns of Asian Communism », *Problems of Communism*, vol. XX, nos 1-2, janvier-avril 1971, p. 10.

22. Franklin N. HOUN, « The Principles and Operational Code of Communist China's International Conduct », *The Journal of Asian Studies*, vol. XXVII, n° 1, novembre 1967, p. 23.

Certains auteurs cependant tendent à minimiser le rôle de l'idéologie. Pour John Gittings, par exemple, l'observation des tactiques employées par la Chine suggère que l'idéologie n'est pas le facteur déterminant<sup>23</sup>. Pour Albert Feuerwerker, l'idéologie n'interviendrait de façon significative que dans le domaine de la politique intérieure ; sur le plan extérieur sa fonction n'étant que de légitimer aux yeux des autres États et partis communistes du monde, le régime chinois et la présence de ses dirigeants<sup>24</sup>.

Sur l'influence que peut exercer le poids de l'histoire, nous retrouvons chez les auteurs les éléments de la controverse que nous soulignons plus haut. Pour certains, « imaginer la conduite du gouvernement de Pékin sans se référer à l'histoire serait faire la preuve d'un très grand irréalisme<sup>25</sup> ». Pour d'autres, au contraire, prétendre que ce facteur détermine la politique étrangère chinoise et vouloir relier à l'histoire chaque déclaration ou chacun des actes des dirigeants de cet État serait aussi faire la preuve d'une attitude fort peu nuancée<sup>26</sup>.

S'il ne se dessine pas chez les auteurs, en ce qui concerne des facteurs comme le nationalisme, les capacités militaires et les structures institutionnelles, des tendances bien affirmées dans l'évaluation de leurs poids respectifs, un accord plus unanime peut être noté dans le rôle qu'il convient d'attribuer à l'économie ou aux personnalités de Mao Tsé-toung et Chou En-lai. On remarque ainsi que l'économie n'exerce pas une influence déterminante sur la politique étrangère chinoise et l'on fait valoir deux arguments. Le premier tend à constater que l'État chinois demeure sur le plan économique un pays relativement faible dont les caractéristiques rappellent avec évidence celles d'un pays en voie de développement. Le deuxième argument met en relief la nature autarcique de l'économie chinoise et montre par là-même que la Chine n'ayant ni marché ni débouché privilégié ne dépend d'aucun État ou groupes d'États ; l'on note par ailleurs que la faiblesse de son commerce extérieur la met à l'abri et la rend même invulnérable à d'éventuelles représailles économiques. Sur le plan particulier des rapports avec l'Union soviétique cette tendance à minimiser le rôle de l'économie s'atténue toutefois considérablement.

Quant à la personnalité de Mao Tsé-toung, elle est pour beaucoup encore le principal facteur de la politique intérieure et extérieure chinoise, celui dont les initiatives détournant le cours attendu de l'histoire ont lancé le pays dans les directions les plus imprévues : cent fleurs, « grand bond en avant », communes populaires, révolution culturelle. Il est celui qui bloque les choix et barre l'horizon

23. John GITTINGS, « The Great Power Triangle and Chinese Foreign Policy », *China Quarterly*, juillet-septembre 1969, n° 39, p. 43.

24. Albert FEUERWERKER, « Chinese History and the Foreign Relations of Contemporary China », *The Annals of the American Academy of Social and Political Science*, vol. 402, juillet 1972, p. 10.

25. John K. FAIRBANK, « China's Foreign Policy in Historical Perspective », *Foreign Affairs*, vol. 47, n° 3, avril 1969, p. 450.

26. Voir, en particulier, Ishwer C. OJHA, *op. cit.*, p. 25.

tout en essayant d'engager ses héritiers et avec eux une Chine pétrie de ses mains sur des voies sans retour, conformes à sa propre pensée<sup>27</sup>.

Dans l'évaluation des poids respectifs à attribuer à la politique intérieure et aux facteurs extérieurs et systémiques, le point d'équilibre à établir entre ces deux types de facteurs paraît devoir être difficile à déterminer. Pour certains experts :

Toute l'histoire de la Chine démontre que les pressions internes ont toujours pesé d'un plus grand poids que les pressions externes. Il y a de bonnes raisons de croire que ces conditions se perpétuent dans la Chine contemporaine et cela paraît bien devoir être confirmé. On peut pratiquement affirmer que toute la stratégie du comportement est issue des dimensions internes de la société chinoise alors que les facteurs systémiques n'affectent que les tactiques mises en œuvre<sup>28</sup>.

D'autres auteurs s'opposent à cette interprétation par trop classique de la réalité chinoise et n'hésitent pas à dénoncer le caractère unilatéral des déterminants de la politique étrangère chinoise<sup>29</sup>. John Gittings a, par exemple, conclu une de ses études en écrivant : « il faut le répéter à l'avenir et comme cela a toujours été le cas dans le passé, les lignes de la politique étrangère chinoise seront déterminées autant par Washington et par Moscou que par Pékin<sup>30</sup>. »

Si l'on considère l'évolution de la littérature consacrée à l'étude de la politique étrangère de la Chine, il est possible de souligner les modifications intervenues selon les périodes couvertes. À titre d'exemple, l'application d'une analyse de contenu aux études se situant entre 1969 et 1972 permet d'établir la pondération suivante : 1° idéologie ; 2° politique intérieure, leadership ; 3° capacités militaires, facteurs extérieurs et systémiques ; 4° structures institutionnelles, économie ; 5° histoire, démographie, géographie ; 6° nationalisme. On peut dès lors formuler les quelques remarques suivantes : quelle que soit la période considérée les sinologues demeurent fidèles à l'identification de l'idéologie comme facteur le plus important de la politique étrangère chinoise. Le facteur historique demeure constant jusqu'en 1969, alors qu'il se voit relégué au cinquième rang pour la période 1969-1972. Les auteurs lui accordent toutefois une place bien plus importante dans les périodes antérieures à 1960. Jusqu'à cette dernière date, l'on isole volontiers l'histoire comme facteur explicatif mais l'on cite également la tradition, voulant différencier par là le patrimoine historique lui-même de son empreinte sur le style particulier de la politique étrangère chinoise. Le nationalisme subit lui aussi un recul assez net, couplé le plus souvent avant 1960 à la xénophobie traditionnelle du peuple chinois : ces deux facteurs voient leur importance décroître sensiblement. Nous avons ici une corrélation parfaite avec les résultats de

27. Jacques GUILLERMAZ, *Le parti communiste chinois au pouvoir, 1er octobre 1969-1er mars 1972*, Paris, Payot, 1972, p. 520.

28. J.D. SIMMONDS, *China's World. The Foreign Policy of a Developing State*, Columbia University Press, New York, 1970, p. 129.

29. Michael B. YAHUDA, « China's New Foreign Policy », *The World Today*, janvier 1972, p. 15.

30. John GITTINGS, *op. cit.*, p. 54.

J. Oliver<sup>31</sup>. L'apparition de l'influence de la politique intérieure chinoise demeure le trait le plus remarquable caractérisant la littérature de ces toutes dernières années alors qu'elle n'était pratiquement jamais mentionnée de 1950 à 1960.

Au niveau du leadership, la personnalité de Mao Tsé-toung est incontestablement la plus citée quelle que soit la période considérée ; une certaine éclipse est toutefois notable entre 1965 et 1968 qui semble assez bien correspondre à l'effacement réel de Mao Tsé-toung dans ces années-là. Liu Shao-shi, Chen-yi, et de plus en plus Chou En-lai, sont les dirigeants auxquels les auteurs ont attribué un rôle déterminant dans la politique étrangère chinoise. Facteurs extérieurs et systémiques, ainsi que les capacités militaires, sont également les éléments qui subissent un important déplacement dans les pondérations de facteurs. Le rôle de plus en plus grand de la Chine à l'intérieur du système international et ses efforts pour se doter d'un armement nucléaire en expliquent l'importance accrue.

#### B – Appréciations critiques de la littérature spécialisée

Si l'on fait exception des tentatives véritablement « théoriques » qu'il nous appartiendra de rappeler plus loin, l'analyse de la littérature extrêmement abondante qui a été dépouillée, nous permet de formuler les cinq conclusions ou remarques générales suivantes :

1. Il ne nous paraît point abusif d'affirmer que la dimension « causale » de la politique étrangère chinoise demeure encore fort pauvre. Jusqu'en 1969, il est assez difficile de trouver des auteurs qui expriment avec conviction la volonté d'adopter une approche propre à favoriser le repérage de facteurs considérés comme les plus significatifs ; de nombreux experts faisant valoir, souvent à juste titre, le manque d'informations disponibles se refusent même à isoler quelques facteurs mais aussi quelques liens causals entre facteur et comportement.

2. Dans l'ensemble, on peut aussi constater que la plupart des auteurs ont répondu à des impératifs « journalistiques », sans que le terme soit ici péjoratif, plutôt qu'à des exigences analytiques et théoriques. Nombreux sont les articles qui, même s'ils s'efforcent de prendre un certain recul sur les événements, ne commentent en fait que les derniers développements de la politique étrangère chinoise. Les auteurs cherchent en général à évaluer plutôt l'impact et les conséquences de la politique chinoise sur le système international ou sur les relations avec un État donné qu'à déterminer les causes de cette même politique.

3. Il faut souligner en troisième lieu l'absence de définition des concepts employés. C'est ainsi que fort peu d'auteurs définissent réellement les variables explicatives. Les références nombreuses à des concepts généraux tels que ceux « d'intérêt national », de « sécurité nationale », de culture ou de facteurs de

31. J. OLIVER *et alii*, *op. cit.*, trouvent en pourcentage par rapport à l'ensemble des autres facteurs qu'ils ont retenus et pour les quatre périodes qu'ils ont considérées de 1949 à 1972, que la xénophobie décroît de 8,7%, 6,7%, 6,2% et 5,7% dans la dernière période. Pour le nationalisme, ils obtiennent respectivement 9,6%, 1%, 5,1% et 5,8%.

politique interne, empêchent le plus souvent de savoir si les auteurs se situent au niveau des variables indépendantes, des objectifs ou encore de l'action. L'absence de rigueur se vérifie encore lorsque les auteurs ne tentent même pas de distinguer les dimensions explicatives et instrumentales de facteurs comme l'économie ou les capacités militaires.

4. On ne peut que noter l'absence d'identification ou de mise en relation des étapes guidant l'analyse de tout phénomène, qu'il soit ou non de politique étrangère. Description, explication, évaluation, prédiction et recommandation représentent les cinq étapes possibles d'une progression logique<sup>32</sup>. Cette progression n'est pas ignorée par les auteurs mais elle est perçue le plus souvent de façon inconsciente : ceci entraîne une grande confusion dans la démarche puisqu'il n'est pas rare de constater que des éléments appartenant à l'une ou plusieurs de ces étapes se confondent en un même niveau d'analyse pour être par la suite repris dans un autre. Cette confusion se vérifie surtout dans les études portant sur les relations bilatérales de la Chine où il est coutume de noter que des explications partielles sont formulées lors de la description pour être reprises par la suite au niveau de l'évaluation.

5. Remarquons enfin la réticence des auteurs à intégrer à l'intérieur d'un cadre d'analyse, pour ne pas dire « modèle », les données de leurs recherches empiriques. Cette critique est ici fondamentale mais empiète déjà sur la question qui sera posée ultérieurement, à savoir celle de la possibilité d'intégrer tout phénomène de politique étrangère, et en l'occurrence celui de la politique extérieure chinoise, à l'intérieur de dimensions théoriques. Hormis quelques auteurs<sup>33</sup>, dont nous devons souligner les efforts notables pour tenter d'articuler selon un schéma analytique l'étude du comportement extérieur chinois, la majorité des experts laissent au lecteur le soin de retrouver la trame première qui a guidé leur réflexion.

Si l'on réduit le champ de la diplomatie chinoise pour le ramener à celui plus particulier de ses relations bilatérales, on ne peut là encore que constater l'incapacité des auteurs à identifier avec précision les variables susceptibles d'imprimer à la conduite du gouvernement chinois ses lignes directrices ou ses objectifs particuliers.

D'une façon générale encore, les meilleurs spécialistes de la Chine ne s'accordent point à ce niveau, à sérier les facteurs de façon semblable et s'entendent encore moins à évaluer la portée de chacun d'eux. Illustrant ces propos, l'on

32. Voir, par exemple, Vernon VAN DYKE, *Political Science: A Philosophical Analysis*, Stanford University Press, Stanford, 1960, particulièrement le chapitre 3, ou encore William D. COPLIN, *Introduction to International Politics: A Theoretical Overview*, Markham, Chicago, 1971, p. 5.

33. Notons ainsi l'excellent petit ouvrage de Robert C. NORTH, *The Foreign Relations of China*, Belmont California, Dickenson, 1969, ou encore les articles de Thomas W. ROBINSON, comme par exemple : « The View from Peking; China's Policies Towards the United States, the Soviet Union and Japan », *Pacific Affairs*, vol. 45, n° 3, automne 1972, pp. 333-355.

peut, par exemple, citer l'initiative revenant à la revue *Problems of Communism*<sup>34</sup>, de demander à quelques-uns des plus grands noms de la sinologie contemporaine de répondre à quelques questions précises sur la République populaire chinoise. Parmi celles-ci, l'une d'elles était ainsi formulée : « Quels facteurs internes et externes ont incité les dirigeants chinois à prendre la décision d'adopter une politique d'ouverture envers les États-Unis, les autres États occidentaux, la Yougoslavie et la Roumanie ? » À cette question précise et bien formulés, où chacun des quinze spécialistes devait répondre en s'efforçant non seulement d'isoler des facteurs mais aussi en pondérant implicitement leur importance, huit privilégierent l'importance des facteurs internes, sept celle des facteurs externes.

Sur le plan interne, si pratiquement tous les auteurs s'accordèrent à constater une stabilisation de l'ordre intérieur permettant cette décision, quatre seulement insistèrent sur les rôles déterminants de Mao Tsé-toung et Chou En-lai, deux évoquèrent l'impact de l'armée et celui des capacités militaires, deux mentionnèrent le facteur économique et un seul effleura l'élément traditionnel en rappelant l'ancienne tactique chinoise de « l'utilisation des barbares contre les barbares ».

Cette dernière expérience est riche d'enseignement. Elle illustre fort bien l'extrême difficulté à cerner avec quelques précisions les liens pouvant exister entre les facteurs isolés et un comportement extérieur précis. Ce phénomène, notons-le, est toutefois loin d'être particulier à la Chine et il serait abusif de vouloir prétendre demander plus aux sinologues qu'aux experts de la politique étrangère américaine ou de celle des pays européens.

L'établissement de relations causales entre les facteurs et les comportements touche à la finalité même des sciences sociales. En politique étrangère le processus explicatif, et par là-même la dimension « causale »<sup>35</sup> de celle-ci, peut se décomposer selon les quatre étapes logiques suivantes en procédant de la plus simple à la plus complexe :

- a) le repérage de facteurs jugés déterminants ;
- b) l'établissement en terme d'influence de liens entre des facteurs A, B, C et un comportement X ;
- c) le calcul d'une pondération cherchant à déterminer du plus vers le moins l'ordre des facteurs ayant déterminé une politique (exemple : X déterminé respectivement par B, A, C) ;
- d) la possibilité en terme de prédiction d'affirmer que toutes les fois que l'on a A (ou encore par exemple  $A > B$ ) la décision ou la politique X se produit.

L'analyse des études que nous avons effectuée paraît devoir indiquer que les auteurs ont abordé les deux premières étapes mentionnées. La troisième n'est

34. « China's New Diplomacy. A Symposium (I) », *Problems of Communism*, vol. XX, n° 6, novembre-décembre 1971 et vol. XXI, n° 1, janvier-février 1972.

35. Les guillemets se justifient ici par le fait que la dimension « causale » à laquelle nous nous référons ne se situe qu'au niveau d'une connaissance établie en termes de corrélation et non pas au niveau de la causalité dernière de tout phénomène, qu'il soit ou non de politique étrangère. Voir J. David SINGER, *The Scientific Study of Politics: An Approach to Foreign Policy Analysis*, General Learning Press, Morristown, 1972.

que rarement franchie et les pondérations que nous avons obtenues ne représentent que la perception cumulative des auteurs.

Tenant compte de l'état des travaux actuels sur la Chine, de l'information disponible sur cet État et des progrès accomplis en relations internationales, il nous paraît extrêmement difficile d'appliquer aux trois niveaux, général, régional et bilatéral de la politique extérieure du gouvernement chinois, les différentes étapes que nous évoquions précédemment. Il est ainsi fort complexe de différencier à court terme les diverses variables pouvant affecter la conduite d'un État dans une période de tension extrême. À l'intérieur d'un processus très dense d'actions et de réactions multiples, divers facteurs dont l'influence n'est perceptible que dans un contexte général paraissent devoir s'estomper pour ne laisser la place qu'aux impulsions plus immédiates de l'environnement extérieur ou encore au rôle plus concret des dirigeants. En d'autres termes, le facteur temps affecte la possibilité d'isoler avec précision les variables impliquées ; ceci se confirme par l'observation beaucoup plus malaisée des déterminants de la politique étrangère chinoise au niveau bilatéral. Au contraire, lorsque l'on se situe à un niveau plus élevé, régional, par exemple, mais surtout au niveau général, la portée de chacun des facteurs possibles se perçoit avec plus de netteté.

En termes comparatifs, il serait fort intéressant de montrer que dans une région donnée les conduites de la politique chinoise sont dictées par une hiérarchie particulière de variables que l'on ne retrouve plus dans le même ordre pour une autre région. Une démarche similaire serait envisageable à l'intérieur des relations bilatérales de la Chine en prenant soin toutefois d'analyser des séquences de temps assez longues et identiques.

Au niveau général de la politique étrangère chinoise et sur une périodisation prenant effet en 1949, les trois premières étapes devraient aisément pouvoir s'appliquer. L'étape prédictive est parfois même tentée par certains auteurs dont les observations ont pu démontrer, du moins intuitivement, la présence d'une relation directe entre la radicalisation de la politique intérieure chinoise et la projection dans le même temps d'un comportement extérieur « dur ». On peut dès lors se faire une idée assez exacte des nombreuses hypothèses que l'on pourrait ainsi chercher à vérifier.

Dans une phase initiale à ce type de recherche, c'est cependant sur le plan comparatif que l'on peut entrevoir les possibilités réelles de cette démarche. C'est ainsi que l'on voudra bien confronter, à titre d'exemple, la pondération des facteurs affectant la politique étrangère américaine à celle que nous avons dressée pour la politique chinoise. La première a été obtenue par des entrevues effectuées auprès de hauts fonctionnaires américains<sup>36</sup>. Elle traduit en terme de perception,

36. Lloyd JENSEN, « United States Elites and their Perceptions of the Determinants of Foreign Policy Behavior », texte présenté au colloque de la Midwest Political Science Association, à Chicago, 28-30 avril 1966, cité par Davis B. BOBROW, « Liberation Wars, National Environments, and American Decision-Making », dans Tang Tsou (éd.), *China in Crisis*, vol. 2, p. 329.

les facteurs affectant du plus vers le moins la politique étrangère américaine ; en ce sens elle est comparable à la pondération établie plus haut selon la perception des spécialistes de la Chine contemporaine.

<i>États-Unis</i>	<i>Chine</i>
1. Capacités militaires 2. Facteurs extérieurs et systémiques 3. Politique intérieure et situation économique interne 4. Personnalités et leadership 5. Idéologie, structures institutionnelles et processus décisionnel 6. Histoire (tradition)	1. Idéologie 2. Histoire 3. Politique intérieure et leadership 4. Facteurs extérieurs et systémiques 5. Nationalisme 6. Capacités militaires et structures institutionnelles 7. Économie 8. Géographie et démographie

Deux conclusions se dégagent de cet exemple. Cette comparaison témoigne en premier lieu de la possibilité des auteurs à s'accorder sur le repérage de facteurs semblables, quelle que soit la société concernée. Ce rapprochement de politique étrangère fort opposée témoigne en second lieu des possibilités d'amorcer de façon quelque peu systématique des comparaisons utiles pouvant mener à des généralisations qui permettront d'infirmier ou de confirmer la spécificité du cas chinois dans le système international.

### III – PERSPECTIVES ET OBSTACLES D'UNE APPROCHE THÉORIQUE

On ne peut user en relations internationales du terme « théorie » sans noter la finalité intrinsèque de celle-ci, soit la prévision des comportements extérieurs de l'État. Sur ce plan, il ne paraît pas trop abusif de noter que la sinologie se caractérise par une virginité théorique qu'il ne nous appartient plus de démontrer ; on ne peut dès lors logiquement que souligner les échecs de la prédiction en cette discipline<sup>37</sup>. On ne saurait toutefois faire grief aux sinologues d'avoir manqué de jugement en ne prévoyant pas à l'avance tel ou tel événement particulier puisque, en d'autres domaines et pour d'autres sociétés, les succès demeurent également limités. Ce que l'on peut en revanche déplorer c'est, en premier lieu, la tendance, courante dans la littérature américaine sur la politique étrangère de la Chine, à confondre prédiction et recommandation. En ce sens l'on met davantage l'accent sur les réactions éventuelles que l'on pourrait opposer à la Chine que sur les actions futures de celles-ci. En d'autres termes, l'on spéculé à l'avance beaucoup plus sur la politique de *containment* à appliquer ou sur les possibilités d'un conflit éventuel que sur les formes réelles du danger que pourraient provoquer les comportements éventuels de la Chine. Ce qu'il convient, en second lieu, de reprocher aux sinologues, c'est de n'avoir point su asseoir leurs prévisions sur

37. Nombreux sont, par exemple, les auteurs à n'avoir su prévoir l'ampleur que prendrait la controverse sino-soviétique ; nombreux sont également ceux qui ne purent déceler les premiers indices de la révolution culturelle.

quelques hypothèses déjà éprouvées et d'avoir trop souvent introduit dans leurs études leurs propres valeurs idéologiques.

C'est en pleine conscience de ces faiblesses que certains auteurs ont ainsi tenté de s'appuyer sur une méthodologie propre à éviter ces deux écueils. D'une part, en effet, l'introduction de modèles et de techniques quantitatives laisse entrevoir la possibilité de mettre à l'épreuve certaines généralisations issues d'une démarche analytique préalable, d'autre part, ces mêmes instruments, dépouillés de tout élément idéologique, permettent aux auteurs d'accroître considérablement la part de leur propre objectivité.

Comment dès lors évaluer certains travaux cherchant à vouloir résoudre l'explication du comportement chinois sur la scène internationale en lui appliquant quelques-unes des techniques quantitatives développées en sciences sociales ? Est-il encore légitime d'introduire dans l'étude du cas chinois la rigueur de concepts et de modèles forgés essentiellement en Occident et plus particulièrement aux  tats-Unis ? Toute réponse satisfaisante à ces questions ne pourrait être formulée qu'à la lumière d'une analyse exhaustive des premiers efforts déployés en ce sens <sup>38</sup>.

Sans entreprendre ici la critique de ces travaux, nous remarquerons cependant que la majorité d'entre eux, et cela parce qu'ils s'articulent beaucoup plus sur la démonstration de techniques à éprouver que sur un cadre théorique véritable, n'aboutissent qu'à des conclusions apparaissant trop élémentaires ou se situant trop en marge des questions fondamentales que suscite un état aussi particulier que la Chine.

Quant à l'introduction de modèles – et il est courant de citer en politique étrangère au moins trois d'entre eux auxquels on reconnaît les qualités d'une forme la plus achevée, soit le modèle du processus décisionnel de Snyder, Bruck et Sapin <sup>39</sup>, celui que son auteur a désigné lui-même par le terme pré-théorie <sup>40</sup> et celui plus complexe de Michael Brecher <sup>41</sup> – elle nous paraît dans l'état actuel

38. Nous avons, dans un essai intitulé « Approches et concepts dans les études sur la politique étrangère de la Chine », thèse de doctorat non publiée, Sorbonne, Paris, 1974, évalué la valeur et le bien fondé de travaux comme, par exemple : L. V. SIGAL, « The 'rational policy' Model and the Formosa Straits Crisis », *International Studies Quarterly*, vol. 14, n  2, 1970, pp. 121–156 ; M. George ZAVINOVICH, « Pattern Analysis of Variables within the International System : The Sino-Soviet Example », *Journal of Conflict Resolution*, vol. VI, n  3, septembre 1962 ; Paul SMOKER, « Sino-Indian Relations : A Study of Trade, Communication and Defence », *Journal of Peace Research*, vol. 1, 1964, pp. 65–76 ; il nous appartiendra d'en exposer les résultats dans une autre  tude.

39. Richard C. SNYDER, H.W. BRUCK and Burton SAPIN, *Foreign Policy Decision-Making : An Approach to the Study of International Politics*, Free Press, New York, 1962.

40. James N. ROSENAU, « Pre-theories of Foreign Policy », dans R. Barry FARRELL, *Approaches to Comparative and International Politics*, Northwestern University Press, Evanston, 1966, pp. 27–92.

41. Michael BRECHER, Blema STEINBERG and Janice STEIN, « A Framework for Research on Foreign Policy Behavior », *Journal of Conflict Resolution*, vol. XIII, n  1, mars 1969, pp. 75–101.

de nos connaissances sur la Chine quelque peu prématurée. Ces modèles sont, d'une part, conceptuellement trop riches pour que l'on soit en mesure de les nourrir des données nécessaires, ils sont, d'autre part, à l'exception peut-être de la pré-théorie de J. Rosenau, trop rationalisés ou trop occidentalisés<sup>42</sup>.

Cette critique, trop succincte bien sûr, nous conduit toutefois à souligner quelques-unes des difficultés inhérentes à la société chinoise qui se posent comme autant d'obstacles à l'application de cadres ou de modèles d'analyse rigoureux.

Parmi ces difficultés, il est coutume de noter le défaut des sources et l'absence de statistiques précises. Même si certains auteurs n'hésitent pas à écrire que « les études sur la Chine ne souffrent pas d'un manque de sources mais plutôt de la capacité d'en venir à bout et d'être en mesure d'interpréter la diversité de celles-ci<sup>43</sup> », on ne peut nier le fait qu'il est impossible d'obtenir, par exemple, le chiffre à peu près exact de la population chinoise et *a fortiori* qu'il est pratiquement impossible d'obtenir autre chose que des estimations plausibles sur les dépenses militaires, sur la consommation d'énergie, sur la production de matières premières, etc. Il y a là, pour les promoteurs de la recherche quantitative, un handicap insurmontable.

Sur un autre plan, soit celui des théories de la perception, certains auteurs n'ont pas manqué de noter les difficultés auxquelles ils se heurtaient en soumettant à l'analyse de contenu les documents chinois<sup>44</sup>. Les analystes se demandent ainsi dans quelle mesure il est possible de faire confiance à des propos dont la fonction est justement celle d'être rapportés publiquement. L'on estime assez abusif de penser que les déclarations des dirigeants chinois reflètent leur propre pensée ou encore que certains articles du *Quotidien du Peuple* renferment les éléments suffisants pour se faire une idée assez claire des perceptions réelles du gouvernement chinois. Toute analyse de contenu reposant, par ailleurs, sur une recherche de fréquences à l'intérieur de catégories particulières, comment peut-on être assuré que celles-ci et les concepts occidentaux que l'on désire appliquer possèdent dans la langue et dans la culture chinoise un même sens<sup>45</sup> ?

Par le biais donc de l'analyse des mots contenus dans les documents chinois, ce sont non pas seulement les difficultés purement syntaxiques ou sémantiques

42. On trouvera une excellente critique des difficultés opérationnelles auxquelles se heurtent ces modèles chez Franklin B. WEINSTEIN, « The Uses of Foreign Policy in Indonesia : An Approach to the Analysis of Foreign Policy in the Less Developed Countries », *World Politics*, vol. XXIV, n° 3, avril 1972, pp. 356-381.

43. Michel OKSENBURG, « Sources and Methodological Problems in the Study of Contemporary China », dans Doak BARNETT (éd.), *Chinese Communist Politics in Action*, University of Washington Press, Washington, 1969, p. 605.

44. Voir Robert BOORDMAN, « Perception Theory and the Study of Chinese Foreign Policy », dans Roger DIAL (éd.), *op. cit.*

45. On pourra consulter sur cette question délicate l'article de Tang Tsou, « Western Concepts and China's Historical Experience », *op. cit.*, pp. 655-691, mais plus particulièrement les pages 659 et 661.

qui sont abordées mais celles plus générales se référant à la culture chinoise. On a pu ainsi écrire, en comparant la Chine et l'Occident, que :

La pensée occidentale cherchera toujours à procéder par complexes, fondant ensemble les éléments divers d'un problème posé, dont elle constitue un tout unique dans lequel les éléments constitutifs divers ne sont plus discernables comme entités indépendantes.

La pensée chinoise, au contraire, conserve toujours la faculté d'envisager simultanément sur un même plan sans le confondre, les éléments divers qui le constituent, ce qui lui permet de trouver à chacun sa solution propre sans être obligée à coordonner les solutions diverses en un complexe unique <sup>46</sup>.

Cette faculté, rendue possible par la structure de la langue chinoise, d'envisager simultanément une même question sous plusieurs angles différents ainsi que celle de pouvoir dissocier l'émotion de l'action, a été à l'origine des préjugés fort répandus en Occident sur le peuple chinois dont la fourberie, l'hypocrisie et la cruauté ne représentent que quelques-uns des défauts qui lui ont été attribués traditionnellement <sup>47</sup>.

Cette propension à distinguer à chaque fois les actes des paroles découle elle-même du comportement traditionnel des Chinois de ménager entre les premiers et les seconds assez de place pour y introduire et justifier certaines distorsions ou certaines contradictions. C'est un peu ce que signifie J. Guillermaz lorsqu'il écrit que :

bien des exemples pourraient établir que les hommes d'État chinois acceptent, entre l'énoncé obligé des principes et le pragmatisme des conduites, des écarts considérables et pour nous déroutants. Ainsi la vieille hypocrisie confucéenne tant énoncée trouvait-elle moins souvent son origine dans un manquement voulu à la morale que dans la facile acceptation des contraires <sup>48</sup>.

Les conséquences de ces particularismes de la mentalité chinoise posent dès lors à l'analyste occidental des difficultés réelles. Non seulement le sinologue ne pourra se fier à la simple lecture des documents chinois trop imprégnés de formules destinées à la propagande mais encore devra-t-il à chaque fois s'évertuer à ramener à de justes proportions le sens des propos publiés ou rapportés. Les écarts notables entre l'outrance du langage et la prudence de l'action du gouvernement chinois ont ainsi été maintes fois soulignés <sup>49</sup> et quantités d'erreurs, de mauvaises interprétations et de préjugés sont imputables à l'ignorance de ces quelques éléments spécifiques à la mentalité chinoise.

46. Georges MARGOULIES, *La langue et l'écriture chinoise*, Payot, Paris, 1943, p. 47.

47. Sur la conception traditionnelle de la Chine par l'Occident, voir l'excellent livre de Raymond DAWSON, *The Chinese Chameleon. An Analysis of European Conceptions of Chinese Civilization*, Oxford University Press, London, 1967.

48. Jacques GUILLERMAZ, *op. cit.*, pp. 520-521.

49. Voir, entre autres, Charles B. MCLANE, « Chinese Words and Chinese Actions », *International Journal*, vol. XVIII, n° 3, été 1963, pp. 310-326.

Le manque de sources fiables et détaillées, les obstacles tenant à la culture et à la mentalité de la société chinoise et, enfin, le caractère aléatoire des modèles susceptibles d'être appliqués à la politique étrangère chinoise constituent donc trois séries de difficultés pouvant décourager à court terme toute prétention ou ambition théorique. Faut-il dès lors conclure que les efforts déployés dans le sens d'une plus grande rigueur, d'une plus grande systématisation et d'une recherche de la prédiction sont irréversiblement voués à l'échec ? Nous sommes enclins pour notre part à penser que toute approche théorique dans l'état actuel des connaissances sur la société chinoise est prématurée. Nous signifions plus précisément par là que toute tentative pour introduire dans l'étude de la politique étrangère chinoise un modèle purement déductif ne peut mener qu'à des erreurs inévitables. Nous ne croyons pas, d'autre part, qu'il convienne d'élaborer un paradigme particulier à l'étude de la diplomatie du gouvernement chinois puisque toute tentative en ce sens viendrait encore renforcer le particularisme et les traits spécifiques de cet État. Ce qu'il importe donc bien plus, c'est d'établir dans une étape analytique initiale la liste des questions prioritaires permettant non seulement de mieux circonscrire la spécificité de la conduite extérieure de la Chine mais encore, parce que formulées en termes identiques ou de même nature, de restituer la politique de cet État dans une perspective comparative.

## CONSIDÉRATIONS FINALES

Depuis ces toute dernières années mais plus précisément depuis que la Chine a « consenti » à s'ouvrir quelque peu sur le monde extérieur, une évolution tendant vers une plus grande rigueur, vers une plus grande objectivité paraît devoir se dessiner dans les analyses occidentales portant sur la politique étrangère de cet État. Les arguments traditionnels de la sinologie s'émoussent et il n'est plus possible de se réfugier dans une attitude qui va à l'encontre de ce que les dirigeants chinois eux-mêmes tentent de condamner.

Le monde occidental, et nous pourrions même dire le monde entier, a fait un pas vers la Chine, celle-ci a répondu par un pas identique. À l'heure donc où la Chine se voit contrainte d'émettre de plus en plus de « messages » compréhensibles, prétendre jeter le doute sur le contenu de ceux-ci en faisant valoir les multiples interprétations possibles fondées sur tel particularisme ou telle caractéristique propre à sa société nous paraît être une attitude dangereuse. En s'évertuant en effet à retrouver à chaque fois dans chacun des gestes que pose la Chine les éléments d'une spécificité de la culture chinoise, on contribue encore, croyons-nous, à accroître le climat de méfiance qui a longtemps prévalu à l'endroit de cet État et à renforcer certains préjugés qui ne peuvent que nuire aux efforts entrepris pour comprendre une civilisation si longtemps caractérisée par son hermétisme. Ce n'est pas là, pensons-nous, nier ou condamner le rôle des sinologues et de la sinologie, c'est bien plutôt affirmer la nécessité pour cette discipline de s'ouvrir sur d'autres champs afin d'adopter certaines approches et certaines techniques que son monopole exclusif a trop longtemps rejetées.

Ce courant nous paraît devoir être déjà amorcé, il est facilement décelable au niveau de la littérature la plus contemporaine. Plusieurs raisons ont contribué et contribuent encore à son développement. Parmi celles-ci l'on peut remarquer le changement de mentalité qui s'est opéré chez de nombreux sinologues et plus particulièrement chez les experts américains. Il a fallu aux États-Unis, on le sait, plusieurs années pour que les études sur la Chine se remettent des séquelles du maccarthisme. On observe maintenant un plus grand effort d'objectivité, un plus grand soin à rejeter toute explication simpliste ou unicausale. Ceci ne signifie point que les sinologues américains aient abandonné toute attitude dogmatique ou toute position antichinoise, puisque nombreuses sont encore les analyses fortement orientées, mais l'on note cependant que la tendance à ne concevoir la politique du parti communiste chinois qu'au travers de formules toutes faites ou de préjugés grossiers tend à se dissiper.

D'autres raisons appartiennent aux mutations profondes qui ont affecté la société chinoise ou qui se sont produites à l'intérieur de sa politique étrangère. C'est ainsi, par exemple, que le phénomène de la révolution culturelle a, paradoxalement, favorisé une meilleure compréhension du comportement de la diplomatie chinoise en démontrant que la Chine, en dépit du monolithisme perçu, pouvait comme toute société être secouée par des convulsions internes susceptibles de remettre en question ses options fondamentales en matière de politique étrangère. On pourra noter encore que la nécessité pour la Chine d'user dans ses relations avec l'Union soviétique du langage de la dissuasion et de l'arme nucléaire, peut apporter la preuve que le gouvernement de Pékin se trouve désormais contraint d'introduire dans ses comportements une dimension dont la rationalité est occidentale et qui devient, par le fait même, plus accessible aux observateurs. Face à cette évolution de la société chinoise et au développement parallèle de la discipline des relations internationales, certains s'interrogent sur « les nouvelles méthodes que l'on doit maintenant appliquer pour réexaminer d'anciens problèmes et pour fonder les bases de recherches futures <sup>50</sup> ».

En fonction de l'examen de la littérature que nous avons effectué, nous pensons qu'entre la voie classique abusivement « sinisante » et les tentatives récentes excessivement théoriques, l'effort préconisé, au niveau d'une démarche analytique propre à définir un cadre conceptuel élémentaire, nous paraît être non seulement un compromis acceptable mais encore une voie moyenne la plus en mesure, dans un premier temps, de concilier la rigueur scientifique et l'intuition intelligente.

---

50. Stephen FITZGERALD, « China in the Next Decade: An End to Isolation? », *The Australian Journal of Politics and History*, vol. XVII, n° 1, avril 1971, p. 35.